



HAL
open science

La naissance d'un langage de l'abstraction en Grèce archaïque

Françoise Letoublon, Pascale Brillet-Dubois

► **To cite this version:**

Françoise Letoublon, Pascale Brillet-Dubois. La naissance d'un langage de l'abstraction en Grèce archaïque. *Gaïa - Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque*, 2023, Poésie et philosophie en Grèce archaïque, 26, <http://journals.openedition.org/gaia/>. hal-04228206

HAL Id: hal-04228206

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-04228206>

Submitted on 4 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gaia

Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque

26 | 2023

Poésie et philosophie en Grèce archaïque : entre images et abstraction

La naissance d'un langage de l'abstraction en Grèce archaïque

Birth of an Abstraction Language in Archaic Greece

FRANÇOISE LÉTOUBLON

Résumés

Français English

Cette réflexion sur la langue et les textes grecs de l'époque archaïque vise à montrer comment la pensée abstraite, et les notions abstraites elles-mêmes — en particulier les concepts d'être, de non-être et d'infini —, se sont dégagées à partir d'usages courants, concrets de la langue grecque, connus depuis la poésie homérique : la désignation des étapes du temps au chant I de l'*Iliade* par des participes substantivés du verbe « être », τὰ τ' ἔόντα τὰ τ' ἐσοόμενα πρὸ τ' ἔόντα a permis à Parménide d'inventer la notion abstraite d'*être* en mettant le participe substantivé au singulier, τὸ ὄν ou ἔόν, et celle de *non-être* en lui adjoignant la négation μή. L'emploi homérique de l'adjectif ἀπειρῶν pour désigner la mer et le ciel comme « sans limites » pour la perception humaine avait déjà permis à Anaximandre, en substantivant l'adjectif au neutre, d'inventer la notion abstraite d'*infini*. Dans les deux cas, il y a continuité par rapport au formulaire homérique, mais la substantivation et surtout le passage au singulier dans le cas des Éléates implique une rupture conceptuelle capitale, le passage d'une langue poétique à une langue philosophique.

This essay about archaic Greek language and texts from the Archaic age aims at showing how the abstract thinking and abstract notions themselves—particularly the concepts of being, non-being and infinite—emerged from current concrete uses of Greek language, known from the Homeric poems: the way book 1 of the *Iliad* designates time stages through substantive participles of εἶναι, τὰ τ' ἔόντα τὰ τ' ἐσοόμενα πρὸ τ' ἔόντα allowed Parmenides to invent the abstract notion of *being* by putting the substantive participle in a singular form (τὸ ὄν or ἔόν), and the notion of *non-being* by joining the negation μή to this phrase. The Homeric use of the adjective ἀπειρῶν applied to the sea and the sky as “without limit” for human perception had already allowed Anaximander, by substantivizing the neuter adjective, to invent the abstract notion of *infinite*. In both cases there is a continuity with the Homeric formulas, but the substantivation, and especially the transition to the singular in the case of the Eleatics implies a major conceptual break, the passage from a poetic language to a philosophical language.

Entrées d'index

Mots-clés : être, non-être, infini, adjectifs et participes substantivés, neutre, abstraction

Keywords: being, non-being, infinite, substantived adjectives an participles, neuter, abstraction

Texte intégral

Ce document sera publié en ligne en texte intégral en juillet 2023.

Remerciements

J'éprouve une grande reconnaissance envers Pascale Brillet dont l'amitié n'entrave pas l'esprit critique, ainsi qu'envers le premier expert dont le rapport très détaillé m'a donné une peine très salutaire. Il va de soi que je suis responsable des erreurs et imprécisions subsistantes.



Cette réflexion sur la langue et les textes grecs de l'époque archaïque vise à montrer comment la pensée abstraite, et les notions abstraites elles-mêmes, en particulier les concepts d'être, de

non-être et d'infini, se sont dégagées à partir d'usages courants, concrets de la langue grecque, connus depuis la poésie homérique. Une telle recherche présente plusieurs problèmes de méthode qui contribuent à son intérêt : une définition de la langue d'abord, comme système ou comme ensemble de sous-systèmes, en second lieu l'hypothèse suivant laquelle une langue constitue un témoignage — indirect certes, mais précieux — sur la pensée, ou si l'on préfère sur les « mentalités ». Mais surtout, l'étroite dépendance de la philosophie née en Grèce par rapport à la langue et au formulaire hérité de l'épopée homérique.

2 La langue poétique de la Grèce archaïque — Homère, Hésiode et les présocratiques — sera analysée, avec le témoignage complémentaire apporté par le contenu des textes, dans un sens large évidemment puisqu'il s'agit de textes poétiques, provenant d'une époque de laquelle il ne reste aucun texte en prose, et que cette poésie est formulaire, largement tributaire de traditions très anciennes, n'excluant pas pour autant des innovations stylistiques individuelles. Parmi les langues anciennes, le grec archaïque présente en effet cette particularité de n'avoir conservé de son époque archaïque, à part quelques inscriptions fort précieuses pour l'histoire de l'écriture, pour l'archéologie et leur intérêt documentaire, mais apportant très peu de choses du point de vue linguistique, que des textes littéraires en vers, épopée homérique, poésie didactique d'Hésiode et quelques fragments d'autres œuvres épiques et de poèmes philosophiques¹ transmis uniquement par la tradition indirecte². Nous dépendons donc étroitement à la fois du genre littéraire, de ses conventions formelles, en particulier d'une versification qui impose à la langue certaines déformations³, et du formulaire traditionnel, répétitif, des poètes⁴, avec les avantages d'un *corpus* limité, fermé même⁵, mais relativement abondant : on peut donc assez facilement établir des listes exhaustives à propos de tous les aspects de la langue, lexicale bien sûr, mais aussi syntaxe, morphologie, phonétique. Si l'on suit les séduisantes hypothèses de E. A. Havelock⁶, toute la pensée archaïque dépend très étroitement de ce formulaire transmis par la poésie homérique et hésiodique, formant ce qu'il appelle l'« encyclopédie homérique », et il a fallu attendre Platon pour voir se manifester une réaction critique — réaction individuelle, même si elle a entraîné une école de pensée —, qui n'a pas empêché la persistance de la tradition dans la mémoire collective. Cette analyse importe pour nous dans la mesure où les principaux textes *scientifiques* intermédiaires entre la poésie épique et les dialogues ou traités platoniciens, soit ne sont pas conservés et ne peuvent être l'objet que de spéculation, soit, du fait de leur forme poétique, dépendent encore d'une manière importante de ce formulaire.

3 En fait, la réaction contre la tradition homérique a eu lieu avant Platon avec la naissance de l'esprit scientifique chez des penseurs ioniens comme Héraclite, originaire d'Éphèse, ou Xénophane, de Colophon ; mais, outre le fait que nous n'avons que des bribes éparpillées de leur pensée, des fragments transmis par la tradition indirecte sous forme souvent critique⁷, leurs compositions en hexamètres, tout en mettant en question la vision du monde d'Homère et en particulier sa représentation des dieux, réutilisent la forme versifiée et souvent le formulaire homérique, et se situent donc encore dans le cadre général de l'« encyclopédie homérique »⁸.

4 Le thème de la naissance de l'abstraction dans la langue et dans la pensée grecque est abordé sous l'influence essentielle du grand helléniste germanophone Bruno Snell, et de ses deux ouvrages majeurs, *Die Entdeckung des Geistes* et *Der Weg zum Denken und zur Wahrheit*⁹. Snell a en particulier évoqué le rôle de l'adjectif neutre substantivé et de l'infinitif substantivé¹⁰ dans le processus de développement des concepts abstraits, et les cas exemplaires développés ci-dessous lui doivent beaucoup¹¹. Il faut encore préciser que notre information sur la pensée scientifique dans l'Antiquité est extrêmement fragmentaire, encore davantage que dans le domaine de la littérature : il ne nous reste pratiquement aucun témoignage direct concernant les plus grandes découvertes faites dans la période archaïque¹².

5 Je montrerai successivement comment diverses expressions concrètes existant chez Homère et Hésiode donnent naissance chez les premiers penseurs des générations suivantes aux concepts abstraits d'*être* et de *non-être*, à celui d'*infini* et aux principales dénominations utilisées en mathématiques, et comment l'usage du neutre singulier substantivé, s'épanouissant chez Platon pour désigner les objets en soi, constitue en quelque sorte le terme de ce processus d'abstraction — qui aboutit à la conception d'un monde des Idées dont le monde réel est une sorte de reflet déformé¹³. L'innovation linguistique qui m'intéresse prioritairement est toutefois bien antérieure à Platon : la notion d'« infini », désigné par le neutre substantivé τὸ ἄπειρον, apparaît chez le philosophe ionien Anaximandre, celle d'« être » et de « non-être » chez Parménide d'Élée. Dans les deux cas, la langue homérique fournissait un terme concret correspondant, l'adjectif ἀπειρων (appliqué à la mer ou au ciel « sans limite ») et le participe τὰ ὄντα (« les [choses] qui sont », au pluriel uniquement), mais le passage de ἀπειρων à τὸ ἄπειρον, et de τὰ ὄντα à τὸ (μὴ) ὄν manifeste un « saut qualitatif¹⁴ » essentiel dans la pensée, permettant le développement de la philosophie.

Ce n'est pas par goût du paradoxe que je commence par le temps et l'être, pour passer ensuite à la notion d'infini, mais c'est parce que cela me paraît le plus évident, quitte à renverser l'ordre



chronologique entre Anaximandre et Parménide. En tout cas, c'est dans cet ordre que je crois avoir découvert leur filiation avec Homère.

1. Le temps et l'Être

1.1. Homère, Hésiode et le flux des événements

- 7 Chez Homère et Hésiode existe une expression des *étages* ou *étapes* du temps formée à partir d'un participe substantivé du verbe « être » au neutre pluriel ; il ne s'agit pas encore d'une expression *abstraite* du temps, d'un concept comme *présent / passé / futur*, mais d'une désignation des *événements* ou des états de fait comme « étant actuellement », « ayant existé (à tel moment du passé) » ou « qui existeront (dans le futur) »¹⁵. Le substantif neutre pluriel désignant ces événements n'est pas explicite dans l'expression homérique, mais représenté par l'article¹⁶ au neutre pluriel qui accompagne le participe, lequel participe est donc dans cet état de la langue l'équivalent d'un adjectif, qualifiant le substantif non exprimé. Il s'agit d'un phénomène très fréquent en grec, dès l'époque archaïque, et qui l'est devenu encore davantage par la suite¹⁷. Le substantif est bien là, implicitement, sous sa représentation par un pronom. Les trois exemples pertinents sont chez Homère, *Iliade*, I, 70, où il s'agit du devin Calchas,

ὅς ἤδη τὰ τ' ἔόντα τὰ τ' ἔσσομένα πρό τ' ἔόντα

et chez Hésiode, *Théogonie*, 32

ἐνέπνευσαν δὲ μ' αἰοίδην
θέσπιν, ἵνα κλείοιμι τὰ τ' ἔσσομένα πρό τ' ἔόντα
καί μ' ἐκέλοντ' ὑμνεῖν μακάρων γένος αἰὲν ἔόντων

et *Théogonie*, 37-38

ὑμνεῦσαι τέρπουσι μέγαν νόον ἐντὸς Ὀλύμπου
εἰρεῦσαι τὰ τ' ἔόντα τὰ τ' ἔσσομένα πρό τ' ἔόντα.

- 8 Traduisons les trois passages en restant le plus près possible du texte : Homère, « [le devin] qui savait [les choses] qui sont, qui seront et qui ont été auparavant » ; Hésiode, « [les Muses] m'ont insufflé le chant sacré, pour que je glorifie [les choses] qui seront et qui ont été auparavant, et elles m'ordonnaient de célébrer la race des bienheureux qui existent éternellement¹⁸ » et « [Les Muses] dont les hymnes réjouissent l'esprit de Zeus dans l'Olympe quand elles disent les [choses] qui sont, qui seront et qui ont été auparavant ».
- 9 Aucun des participes employés ici ne peut être considéré comme un abstrait, et dans le même état de la langue, on a de nombreuses expressions impliquant que l'avenir est constitué par « les choses qui arriveront » ou « viendront », le passé par « les choses qui sont venues » ou qui « sont passées », comme si les événements se déroulaient sur une ligne qui passe devant l'observateur ou énonciateur dans un temps spatialisé par les adverbes comme *πρό*¹⁹. Remarquons que c'est bien εἶναι, au sens d'« exister²⁰ », qui est attesté dans cet emploi et non γίγνεσθαι, avec le remarquable participe futur τὰ ἔσσομένα, « les [choses] qui seront » ; mais pour le passé, on a une locution spatialisée par l'adverbe *πρό*, car le participe aoriste n'a pas une valeur de passé, mais une valeur aspectuelle.
- 10 Mis à part cet emploi du participe substantivé²¹ comme verbe d'existence, le participe du verbe « être » est employé normalement chez Homère et Hésiode comme copule (avec un attribut), emploi qui confirme bien qu'il n'a nullement une valeur abstraite dans cet état de la langue. Il semble bien que l'importance du temps des événements pour les narrateurs que sont Homère et Hésiode, ou plus exactement l'identification de ce qui est avec ce qui est dans le temps, ait constitué l'une des cibles de la mise en question et du rejet de la poésie par Platon dans la *République*²².

1.2. Parménide et l'Être

- 11 Par contraste, on constate l'apparition dans la tradition des philosophes-poètes présocratiques de la tradition éléate²³ du même participe neutre du verbe être ; mais alors qu'Homère et Hésiode n'ont utilisé cette forme dans cet emploi qu'au pluriel, référant aux événements concrets, le participe substantivé est attesté chez Xénophane et Parménide au singulier, τὸ ὄν « ce qui est ». Et qui plus est, on trouve chez Parménide l'expression affectée d'une négation, possibilité



absolument jamais attestée en grec homérique, et peut-être « impensable » alors : τὸ ὄν, τὸ μὴ ὄν, « ce qui est / ce qui n'est pas »²⁴, plus souvent traduit dans la langue philosophique par « l'être / le non-être » :

οὔτε γὰρ ἄν γνοίης τὸ μὴ ἔδν (οὐ γὰρ ἀνυστὸν)
οὔτε φράσαις

En effet le non-être
(Lui qui ne mène à rien)
Demeure inconnaissable
Et reste inexprimable. (B2, 7 ; Proclus, Commentaire du *Timée*.)

- 12 La pensée semble procéder par réflexion critique sur les thèmes dominants des générations antérieures, et le sophiste Gorgias répondit au poème de Parménide par un *Traité sur le non-être* (Περὶ τοῦ μὴ ὄντος) qui a été qualifié de « gifle » à Parménide²⁵, mais fut à son tour réfuté par Aristote²⁶. De son côté, Platon réfléchit sur l'être et le non-être dans la formulation de Parménide en particulier dans le *Sophiste*²⁷.
- 13 À l'époque archaïque, on connaît les choses, ce qui arrive, toujours dans la pluralité et la succession chronologique, sans que le concept d'existence semble apparaître. Chez les Éléates, avec le singulier²⁸ et la possibilité de négation²⁹ apparaît le concept abstrait d'être, avec la conception de son contraire, le non-être, tous deux apparemment dépourvus de tout contenu concret. Au demeurant, Parménide — ou plutôt la déesse dont il transmet les prescriptions — précise que « du non-être, on ne peut rien savoir », jetant une sorte d'interdit sur le concept lui-même³⁰, et provoquant diverses réactions : Gorgias, Platon, Aristote pour nous limiter ici aux principaux courants dont la trace a été conservée.
- 14 Le poète archaïque ne s'intéresse qu'aux choses et aux personnes, aux réalités existantes ainsi qu'aux fictions ou mensonges qui leur ressemblent, par exemple dans les récits que fait Ulysse aux Phéaciens ou dans le discours qu'il dit avoir entendu des Sirènes³¹ ; or les Muses d'Hésiode disent de manière comparable qu'elles savent (ἴδμεν) raconter des *mensonges* (ψεύδεα) indiscernables des réalités (ἐτύμοισιν ὁμοῖα)³² : il ne s'agit donc pas d'un non-être, mais d'un autre type de réalité que celle qui existe, existera ou a existé, peut-être quelque chose comme la réalité qui « pourrait exister », comme un monde imaginaire, ce que nous désignons comme fiction.
- 15 Dans la même langue archaïque, la mort n'est pas appréhendée comme le passage de l'existence à la non-existence, mais comme le passage du monde d'Ici-bas, où l'on se déplace à la surface de la terre en mangeant du pain et dans le dur labeur décrit par Hésiode, à l'Au-delà, l'En-bas, où l'on « ne voit plus la lumière du soleil³³ » ; et les dieux de cette période archaïque, malgré leur spécificité d'immortels se nourrissant de la fumée des sacrifices, de nectar et d'ambrosie et n'ayant pas, d'après certains passages, le même langage que les hommes³⁴, sont pourtant essentiellement anthropomorphes, prenant part aux querelles des hommes chez Homère et en proie eux-mêmes à de terribles conflits pour le pouvoir chez Hésiode, jusqu'à ce que s'installe la Justice de Zeus, la *Dikè*, qui à vrai dire n'est guère qu'un pouvoir plus stable que les précédents : les hommes sont alors dans l'Âge de fer, qui n'a rien d'idyllique dans la vision qu'en donne le poète. Les amours des dieux, entre eux ou avec des humains, étant sans doute le trait anthropomorphe le plus connu du public, la critique virulente par Xénophane³⁵ de la représentation des dieux chez Homère et Hésiode pourrait dès lors aller dans le même sens que l'apparition du concept d'infini ou d'indéterminé³⁶ chez les Milésiens et des abstractions de l'Être et du Non-être un peu plus tard chez Parménide : les uns et les autres ne peuvent s'exprimer et être qualifiés, à défaut d'être *définis*, que par des composés privatifs ou des neutres substantivés³⁷, et dans un fragment conservé avec la tradition aristotélicienne au moins, le neutre substantivé τὸ θεῖον (« le divin ») est attribué à Xénophane³⁸. Vernant a d'ailleurs noté, à propos des philosophes milésiens dont il sera question dans le paragraphe suivant, qu'ils ne conçoivent plus les premiers débuts de l'univers par l'intermédiaire de personnages mythologiques mais comme des « éléments » primordiaux qui « ne sont pas non plus des réalités concrètes. Ce sont des puissances éternellement actives, divines et surnaturelles tout à la fois ».

2. Le fini et l'infini

- 16 Le phénomène d'invention de concept abstrait analysé dans les paragraphes précédents se fait en grec à partir d'un changement de catégorie du discours (passage ici de la catégorie adjectif à celle du substantif, manifestée par la fonction syntaxique éventuellement soulignée par l'article neutre³⁹) et d'un capital changement de nombre : le neutre pluriel relève de la pluralité des choses sensibles, le neutre singulier manifeste le passage à l'abstraction. Ce phénomène semble encore plus net avec l'expression de l'infini, de l'illimité ou de l'indéterminé, qui semble commencer en



Grèce avant la génération des Éléates, chez le philosophe milésien Anaximandre, dans la première moitié du VI^e siècle⁴⁰ : d'après les principaux témoignages, relevant uniquement de la tradition indirecte, Anaximandre plaçait l'infini à l'origine de tout, et utilisait pour le désigner un adjectif neutre substantivé, τὸ ἄπειρον, littéralement le « sans limite »⁴¹.

- 17 Un peu plus tard qu'Anaximandre, Xénophane, lui aussi originaire d'Ionie (Colophon), et émigré à Élée, a employé le même terme à peu près avec la même valeur, ainsi que Zénon, disciple éléate de Parménide, qui réfléchit sur le mouvement et l'indivisibilité, aboutissant au célèbre paradoxe d'Achille et de la tortue⁴². L'analyse linguistique du terme ἄπειρον et du contexte intellectuel dans lequel il apparaît semble dès lors nécessaire⁴³.

2.1. Le ciel et la mer sans limites à l'époque homérique et l'infini milésien

- 18 Avant Anaximandre, l'adjectif ἀπειρων⁴⁴ est bien attesté chez Homère et Hésiode comme épithète formulaire du ciel ou de la mer « illimité(e) », c'est-à-dire dont l'œil humain ne voit pas les limites. Les passages cosmologiques d'Homère et d'Hésiode montrent bien que l'on conçoit à cette époque l'univers comme un disque plat et rond borné par le fleuve Océan, et le ciel comme un couvercle semi-sphérique clouté d'étoiles : quand on dit voir le « ciel illimité » ou la « mer illimitée », on a donc bien conscience d'être victime des limites de la perception et des expressions figées qui expriment un point de vue humain sur les choses cosmiques, et non la réalité cosmique complète qu'un dieu comme Héphaïstos peut représenter dans sa forge olympienne sous la forme fermée du bouclier qu'il forge en une nuit pour Achille. Une formule homérique bien attestée elle aussi comme complément prépositionnel avec diverses prépositions locales, πείρατα γαίης, « [aux / vers les] limites de la terre », montre bien que les formules du type ἐπ' ἀπειρονα πόντον, « sur la mer sans limites » ont dans le même état de la langue une valeur relative à la perception et aux facultés de déplacement, essentiellement limitées, des humains⁴⁵.

- 19 Par opposition à la mer ou au ciel « sans limites » d'Homère et Hésiode, l'infini d'Anaximandre, τὸ ἄπειρον, est, comme l'être et le non-être de Parménide — et, rappelons-le, avant lui — un pur concept sans contenu sensible. Anaximandre le place néanmoins à l'origine ou au principe de tout, ἀρχὴ τῶν ὄντων⁴⁶, à la place où la *Théogonie* d'Hésiode mettait le vide originel⁴⁷, désigné chez Hésiode par le neutre τὸ χάος, apparenté au verbe χαίνω « être béant » et d'où vient notre mot — concret au moins dans la langue courante — « chaos ». On dépend encore une fois pour Anaximandre d'une tradition indirecte et souvent tardive : ses conceptions nous sont données par divers témoignages en partie critiques, dont Aristote⁴⁸, et le fragment le plus important est conservé par Simplicius⁴⁹, commentateur de ce dernier au VI^e siècle de notre ère, qui doit se fonder sur un texte perdu de Théophraste, pour sa part élève direct d'Aristote. La création verbale et conceptuelle à la fois semble en tout cas indiscutable⁵⁰ — elle pourrait d'ailleurs être antérieure à Anaximandre, mais aucun témoignage ne soutient cette hypothèse. Outre l'ἄπειρον, Anaximandre utilise d'ailleurs aussi des neutres substantivés pour désigner « le chaud » et « le froid » (θερμοῦ τε καὶ ψυχροῦ) en même temps que « l'éternel » (αἰδιον)⁵¹, alors que l'air ou l'eau peuvent être qualifiés ainsi par les adjectifs correspondants.

2.2. L'abstraction milésienne et la science

- 20 Il est certes bien difficile d'extrapoler sans preuves textuelles, mais on est tenté de spéculer sur la conception mathématique de l'infini chez les Milésiens, sachant que Thalès a été le maître ou a fait partie de l'entourage d'Anaximandre, avec lequel il pourrait avoir discuté sur le concept mathématique d'infini.

- 21 Il me semble en tout cas que l'on peut soutenir l'idée que le langage abstrait, et dès lors la possibilité du raisonnement scientifique, peut-être inséparable à cette époque de la métaphysique, est né à partir du moment où la langue, à partir de l'expression formulaire qualifiant le ciel ou la mer par un adjectif signifiant « sans limite », utilise le neutre substantivé au singulier, littéralement « le sans limite », que le latin traduira très littéralement par *infinitum* d'où provient notre terme moderne français *infini*, l'anglais *infinite*, etc., puis met aussi au singulier le pluriel concret d'Homère τὰ ὄντα, τὸ ὄν ou τὸ ἐόν, et se permet de le nier par μὴ, même si c'est pour dire que le non-être n'a pas d'existence.

- 22 Si Parménide a inventé l'être et le non-être à la fin du VI^e ou au début du V^e siècle av. J.-C., on n'a pas de témoignages clairs reliant sa pensée au développement de l'« esprit scientifique ». Pour l'école milésienne en revanche, non seulement l'essor conceptuel semble antérieur (début du VI^e s. av. J.-C.), mais surtout Anaximandre est connu comme l'auteur d'un *Sur la nature*, dont ne subsistent malheureusement que quelques fragments, et semble avoir été le premier à concevoir



une histoire de la terre et une mappemonde⁵² ; son maître (?) Thalès semble, lui, avoir développé le raisonnement géométrique à partir de l'observation des phénomènes (τὰ φαινόμενα, autre participe neutre substantivé, litt. « les [choses] qui apparaissent ») astronomiques et cosmologiques, en se fondant sur les pratiques de navigation⁵³. Le nom même de *géométrie*, composé du nom de la terre γῆ, et du radical μετρ- signifiant « mesurer », montre encore une fois les attaches de la science avec la nature. Nous n'avons aucun texte attribué à Thalès, même indirectement⁵⁴, mais les témoignages biographiques sont anciens et paraissent relativement fiables : il est généralement donné comme l'un des sept Sages de la Grèce ; Hérodote, originaire de la même région d'Asie mineure, grand admirateur de sa sagesse politique et de ce que les modernes pourraient appeler sa « conscience citoyenne », rapporte qu'il a prédit une éclipse de soleil⁵⁵. Platon raconte un accident dû à sa distraction de savant qui ressemble beaucoup à une fable ésopique, et dont l'intérêt est au moins de montrer que cette idée reçue remonte très haut dans le temps⁵⁶, mais Aristote, qui rapporte aussi une anecdote sur son esprit pratique dans un « placement financier »⁵⁷, rend compte aussi — en la critiquant — de sa cosmologie qui met l'eau, ὕδωρ, à l'origine de tout⁵⁸, passant de l'esprit mythologique d'Homère et Hésiode à un esprit scientifique, y compris apparemment dans la recherche d'une méthode de raisonnement et de démonstration rigoureuse.

- 23 Anaximandre (après Thalès) d'un côté, Parménide de l'autre, le rapprochement paraîtrait un peu acrobatique s'il n'était justifié que par le phénomène linguistique du neutre substantivé. Un passage de Xénophane pourrait pourtant montrer, par la conjonction dans la même phrase des termes fondamentaux chez les penseurs cités, que le parallèle linguistique révèle peut-être une analogie plus profonde et l'existence d'une discussion de ces concepts dans les cercles éléates (A31, 2, 4 et 5 D.-K. ; Simplicius, *Physique*, 22, 22) :

μίαν δὲ τὴν ἀρχὴν ἦτοι ἐν τῷ ὄν καὶ πᾶν (καὶ οὔτε πεπερασμένον οὔτε κινούμενον οὔτε ἡρεμῶν) Ξενοφάνην τὸν Κολοφώνιον τὸν Παρμενίδου διδάσκαλον ὑποτίθεσθαι φησὶν ὁ Θεόφραστος [...] ἀγέρητον δὲ ἐδείκνυεν ἐκ τοῦ δεῖν τὸ γινόμενον ἢ ἐξ ὁμοίου ἢ ἐξ ἄνομοίου γίνεσθαι. [...] εἰ δὲ ἐξ ἄνομοίου γίνετο, ἔσται τὸ ὄν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος· καὶ οὕτως ἀγέρητον καὶ αἰδίων ἐδείκνυ· οὔτε δὲ ἄπειρον οὔτε πεπερασμένον εἶναι, διότι ἄπειρον μὲν τὸ μὴ ὄν ὡς οὔτε ἀρχὴν ἔχον οὔτε μέσον οὔτε τέλος, περαίνειν δὲ πρὸς ἄλληλα τὰ πλείω.

Que le principe soit un, ou que l'être soit l'Un et le Tout (et qu'il ne soit ni limité, ni illimité, ni mû, ni en repos), c'est l'hypothèse formulée par Xénophane de Colophon, le professeur de Parménide, au dire de Théophraste. [...] Il démontrait qu'il est non engendré à partir du fait qu'il faut que l'engendré provienne soit du semblable soit du dissemblable. [...] Et il n'est ni illimité ni limité, parce que d'une part le non-étant est illimité, en tant qu'il ne possède ni commencement, ni milieu, ni fin ; et que d'autre part, les plusieurs se limitent réciproquement⁵⁹.

- 24 Il semble presque étonnant qu'ayant apparemment inventé les concepts d'infini à Milet dès la fin de l'époque archaïque, d'être et de non-être en Grande Grèce vers 500 avant J.-C.⁶⁰, mais aussi les nombres irrationnels (encore désignés par des neutres substantivés, ἄρρητον, ἀσύμμετρον, ἄλογον : lit. « l'indicible, le sans commune mesure, l'incalculable ») peut-être vers la même époque et dans une région voisine⁶¹, les Grecs n'aient jamais pensé que le « non-être » ou le « rien », désignés par τὸ μὴ ὄν, οὐδὲν ou μηδὲν, pouvait devenir un concept mathématique fécond. Peut-être est-ce justement parce qu'ils ont pensé que le néant n'était pas pensable⁶², et parce que la découverte de l'irrationalité de $\sqrt{2}$ a fait scandale dans la secte pythagoricienne elle-même⁶³ : Théodore de Cyrène et Théétète ont repris à la fin du ve siècle ou au début du ive la démonstration de l'existence des irrationnels⁶⁴, mais le non-être, comme frappé d'interdit, n'a pas eu chez les Grecs d'application mathématique, et l'emprunt du mot « zéro » à l'arabe, des siècles plus tard, est significatif de cette absence. Après la période archaïque, un nouveau progrès dans l'abstraction est marqué par le platonisme, qui s'attache à la définition de l'objet de connaissance en soi, ainsi en particulier pour le Beau, le Bien, l'Être et l'Un, usant pour ainsi dire systématiquement du neutre singulier substantivé à partir d'infinitifs et d'adjectifs de la langue courante⁶⁵. Parmi les successeurs de Platon, avec l'école aristotélicienne comme parmi les modernes, on a parfois vu cela comme une impasse, mais dans le cadre de la présente étude, il convient de montrer qu'il s'agit d'un prolongement cohérent du processus linguistique inauguré par les savants milésiens, puis par les Éléates⁶⁶.

- 25 Le fragment 10 d'Héraclite, préservé par le *Traité du monde* du Pseudo Aristote, semble attribuer l'invention du Un, τὸ ἐν à ce philosophe présocratique généralement considéré comme théoricien de la multiplicité, du mouvement et des contraires⁶⁷ (Pseudo Aristote, *De caelo*, 10, 279b 12) :

ταῦτο δὲ τοῦτο ἦν καὶ τὸ παρὰ τῷ σκοτεινῷ λεγόμενον Ἡρακλείτῳ· συνάψεις ὅλα καὶ οὐχ ὅλα, συμφερόμενον διαφερόμενον, συναῖδον διᾶδον, καὶ ἐκ πάντων ἐν καὶ ἐξ ἐνὸς πάντα.

C'est la même chose que signifiait la parole d'Héraclite l'Obscur :



Embrassements
 Tout et non-touts
 Accordé et désaccordé
 Consonant et dissonant
 Et de toutes choses l'Un
 Et de l'Un toutes choses
 (Traduction Dumont dont je reproduis la disposition.)

Les couples sont des choses entières et des choses non entières, ce qui est réuni et ce qui est désuni, l'harmonieux et le discordant. L'un est composé de toutes choses, et toutes choses sortent de l'un.
 (Burnet, traduit par Reymond.)

- 26 Encore une abstraction formée grâce au neutre substantivé du nom de nombre « un », qui fait ensuite partie du vocabulaire philosophique courant chez Platon, en particulier dans le *Parménide*⁶⁸.
- 27 L'analyse de l'évolution de la langue grecque scientifique montre que les concepts scientifiques sont nés de la coïncidence entre une tradition linguistique et textuelle persistante et une pensée critique active, formant une « culture » au sens le plus fort de ce terme : le formulaire homérique de « la mer et le ciel sans limites » et « des choses qui sont, qui seront et qui ont été » ont permis à Anaximandre, Xénophane, Parménide, Héraclite et leurs disciples de penser les abstraits que sont l'infini, l'être et le non-être. La langue philosophique grecque est donc directement héritière de la langue formulaire de l'épopée, dans une continuité dont on a rarement conscience. Mais en même temps que l'on perçoit cette continuité, il faut insister sur la rupture, l'innovation linguistique étonnante par laquelle on a pu fabriquer des abstraits en substantivant au neutre l'adjectif homérique signifiant « sans limite » et en mettant au singulier les participes pluriels homériques du verbe « être ».

Bibliographie

- ADRADOS Francisco R., « Human Vocabulary and Naturalist Vocabulary in the Presocratics », *Glotta*, 72 (1), 1994, p. 182-195.
- AUBENQUE Pierre, *Études sur Parménide*, Paris, Vrin, 1987.
- BARTOLOTTA Annamaria, « Spatial Representations of Future in Homeric Greek », *In Verbis*, 1, 2015, p. 25-42.
- BETT Richard, « Gorgias' Περὶ τοῦ μὴ ὄντος and Its Relation to Skepticism », *International Journal for the Study of Skepticism*, 10 (3-4), 2020, p. 187-208.
- BIRAUD Michèle, *La détermination du nom en grec classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- BREDLOW Luis Andrés, « La théologie des passions dans le poème de Parménide (frs. 12-13 DK) », dans *Figures de la passion et de l'amour*, 2011, p. 91-107.
- BROUILLET Manon, « Que disent les mots des dieux ? », *Mètis*, 11, 2013, p. 147-181.
- BROWN Lesley, « Negation and Not-Being: Dark Matter in the *Sophist* », *Phronesis*, 40, 1995, p. 20-47.
- BRUNSCHWIG Jacques & LLOYD Geoffrey, *Le Savoir grec. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1996.
- CAMBIANO Giuseppe, « Aristotele ei disagi dell' infinito », dans *L'infinito dei Greci e dei Romani*, 1989, p. 27-47.
- CASSIN Barbara, *Si Parménide*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1980.
- CASSIN Barbara, *L'effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995.
- CHANTRAINE Pierre, *Grammaire homérique*, tome II : *Syntaxe*, Paris, Klincksieck, 1953, édition revue et corrigée par Michel Casevitz, 2013.
- CHANTRAINE Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2008 [1968-1975].
- CLASSEN C. Joachim, « Anaximander and Anaximenes. The Earliest Greek Theories of Change », *Phronesis*, 22, 1977, p. 89-102.
- COLLI Giorgio, *La Sagesse grecque*, tome II, Combas, L'Éclat, 1991.
- CORDERO Nestor-Luis, « Les deux chemins de Parménide dans les fragments 6 et 7 », *Phronesis*, 24, 1979, p. 1-32.
- COULOUBARITSIS Lambros, *Mythe et philosophie chez Parménide*, Paris / Bruxelles, Ousia, 1986.
- COUPRIE Dirk L., « Anaximander's Discovery of Space », dans A. Preus (éd.), *Essays in Ancient Greek Philosophy VI: Before Plato*, New York, State University of New York Press, 2001, p. 23-48.
- DALE TEFFETELLER Annette, « *Auta ta isa, Phaedo* 74c1: A Philological Perspective », *AJP*, 108 (2), 1987, p. 384-399.
- DIELS Hermann & KRANZ Walther, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmann, 19525 [1^{re} éd.



par H. Diels, 1903].

DUMONT Jean-Pierre, *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1988.

EDMUNDS Lowell, « Deixis in Ancient Greek and Latin Literature: Historical Introduction and State of the Question », *Philologia Antiqua*, 1, 2008, p. 1-32.

FAURE Richard, « Determiners », dans G. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language*, Brill, 2014. Disponible sur <<https://hal.science/hal-01362779>>.

FEENEY Dennis C., *The Gods in Epic. Poets and Critics of the Classical Tradition*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

FINLEY Moses I. & BAILEY Cyril (éd.), *L'Héritage de la Grèce et de Rome*, Paris, Laffont, 1992.

FRÄNKEL Hermann, « Die Zeitauffassung in der frühgriechischen Literatur », *Beilagenheft zur Zeitschrift für Aesthetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, 25, 1931, p. 97-118, repris dans *Wege und Formen frühgriechischen Denkens*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1955, p. 1-22.

GEORGE Coulter, *Expressions of Time in Ancient Greek*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

GIANNAKIDOU Anastasia & STAVROU Melita, « Nominalization and Ellipsis in the Greek DP », *The Linguistic Review*, 16, 1999, p. 295-331.

GIANNANTONI Gabriele, « L'infinito nella fisica epicurea », dans *L'infinito dei Greci e dei Romani*, Gênes, Dipartimento di Archeologia, Filologia classica e Loro Tradizioni, 1989, p. 9-26.

GRANGER Gilles, *L'irrationnel*, Paris, Odile Jacob, 1998.

HAVELOCK Eric A., « Parmenides and Odysseus », *HSPH*, 83, 1958, p. 133-143.

HAVELOCK Eric A., *Preface to Plato*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1984⁷ [1963].

HAVELOCK Eric A., *The Muse Learns to Write. Reflections on Orality and Literacy from Antiquity to the Present*, New Haven, Yale University Press, 1986.

HÖFLER Stefan, « Substantivization of Adjectives », *Indo-European Linguistics*, 8, 2020, p. 181-204.

JOLY Henri, *Le renversement platonicien. Logos, Épistémè, Polis*, Paris, Vrin, 2001² [1994].

KAHN Charles, « Anaximander and the Arguments Concerning the APEIRON at *Physics* 203b 4-15 », *Festschrift Ernst Kapp*, Hamburg, M. von Schröder Verlag, 1958, p. 19-29.

KAHN Charles, *Anaximander and the Origins of Greek Cosmology*, New York, Columbia University Press, 1960.

KAHN Charles, *The Verb "BE" and Its Synonyms. Philosophical and Grammatical Studies*, Dordrecht, Springer, 1974.

KLOWSKI Joachim, « Zum Entstehen der Begriffe Sein und Nichts und der Weltentstehungs- und Welterschöpfungstheorien im strengen Sinne », *AGPh*, 49, 1967, p. 121-148 et 225-254.

KOČANDRLE Radim, « Infinite Worlds in the Thought of Anaximander », *CQ*, 69 (2), 2020, p. 483-500.

KNORR Wilbur, « Mathématiques », dans J. Brunschwig & G. Lloyd, *Le Savoir grec. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1996, p. 409-438.

KNORR Wilbur, « Nombre », dans M. Serres & N. Farouki (éd.), *Le Trésor. Dictionnaire des sciences*, Paris, Flammarion, 1997, p. 628-640.

LÉTOUBLON Françoise, *Il allait, pareil à la nuit. Les verbes de mouvement en grec : supplétisme et aspect verbal*, Paris, Klincksieck, 1985.

LÉTOUBLON Françoise, « Le soleil et la lune, l'eau et le feu selon Meillet. De la grammaire comparée à l'anthropologie », *HEL*, 10, 1988, p. 127-139.

LÉTOUBLON Françoise, « La notion de non-être dans l'histoire de la langue grecque archaïque », dans *Le problème du non-être dans la philosophie antique* (actes du colloque international tenu à Genève les 2 et 3 novembre 1989, à la mémoire d'Henri Joly), *RThPh*, 122, 1990a, p. 313-322.

LÉTOUBLON Françoise, « Le temps s'en va », *Hommage à Henri Joly. Cahiers de Recherches sur la philosophie et le langage*, 12, 1990b, p. 357-372.

LÉTOUBLON Françoise, « La deixis spatio-temporelle et le système verbal : le cas du grec ancien », dans L. Danon-Boileau & M.-A. Morel (éd.), *La deixis*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 225-276.

LÉTOUBLON Françoise (éd.), *Hommage à Milman Parry. Le style formulaire de l'épopée homérique et la théorie de l'oralité poétique*, Amsterdam, Gieben, 1997.

LÉTOUBLON Françoise, « To See or Not to See: Blind People and Blindness in Ancient Greek Myth », dans M. Christopoulos, E. Karantzta & O. Levaniouk (éd.), *Light and Darkness*, Lanham, Lexington Books, 2010, p. 167-180.

LÉTOUBLON Françoise, « Manger la chair de son ennemi », *Food and History*, 13, 2015, p. 15-44.

LÉTOUBLON Françoise, « Wounding the Gods: Diomedes' *aristeia* in *Iliad* 5 and Homeric Anthropology », dans M. Christopoulos (éd.), *Human and Non-Human in Homeric and Archaic Epic*, à paraître.

L'infinito dei Greci e dei Romani, Gênes, Université de Gênes, DARFICLET, 1989.

LLOYD Geoffrey E. R., *Les débuts de la science grecque, de Thalès à Aristote*, Paris, Maspero, 1974.

LLOYD Geoffrey E. R., *Origines et développement de la science grecque*, Paris, Flammarion, 1990.

LLOYD Geoffrey E. R., « Science et mathématiques », dans M. I. Finley & C. Bailey (éd.), *L'Héritage de la Grèce et de Rome*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 201-292.

LORAUX Nicole & MIRALLES Carles (éd.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 1998.

LORD Albert B., *The Singer of Tales*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1960.

MICHEL Paul-Henri, *De Pythagore à Euclide. Contribution à l'histoire des mathématiques préeuclidiennes*,



Paris, Belles Lettres, 1950.

MICHEL Paul-Henri, « Paul Tannery et la science grecque », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 7 (4), 1959, p. 333-348.

MONNOYEUR Françoise (éd.), *Infini des philosophes, infini des astronomes*, Paris, Belin, 1995.

MOST Glenn W., « Πόλεμος πάντων πατήρ. Die Vorsokratiker in der Forschung der zwanzigen Jahre », dans H. Flashar (éd.), *Altertumswissenschaft in den 20er Jahren: Neue Frage und Impulse*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1995, p. 87-114.

MOURELATOS Alexander P. D., *The Route of Parmenides*, New Haven, Yale University press, 1970.

MUGLER Charles, *Platon et la recherche mathématique de son époque*, Naarden, Anton W. Van Bekhoven, 1969 [1^{re} éd. Strasbourg / Zurich, Heitz, 1948].

NIKOLETSEAS Michael N., *Parmenides: Paraphrasing Heraclitus in Verse*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2015.

OWEN Gwilym E. L., « Plato on Not-Being », dans G. Vlastos (éd.), *Plato: A Collection of Critical Essays*, New York, Anchor Books, 1971, p. 223-267.

PAPAMICHELI-PASPALIDES Eleni, « The Concept of One in Heraclitus », *RPhA*, 22 (1), 2005, p. 41-54.

PARRY Milman, *The Making of Homeric Verse. The Collected Papers of Milman Parry*, éd. par A. Parry, Oxford, Oxford University Press, 1971.

PUCCI Pietro, « The Song of the Sirens », *Arethusa*, 12 (2), 1979, p. 121-132.

RASHED Marwan & AUFFRET Thomas, « L'interprétation mathématique de Platon », *EPh*, 124 (1), 2018, p. 3-14.

ROBIN Léon, *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique*, Paris, Albin Michel, 1963² [1923].

SANDERS Kirk R., « Much Ado about 'Nothing': μηδὲν and τὸ μὴ ὄν in Parmenides », *Apeiron*, 35 (2), 2002, p. 87-104.

SCHINDLER David C., « The Community of the One and the Many: Heraclitus on Reason », *Inquiry*, 96 (1), 2003, p. 413-448.

SCHMID Holger, « Sur la généalogie du rationnel : une ou deux questions », *Philosophie antique*, 7, 2007, p. 39-50.

SCHMITZ Hermann, *Anaximander und die Anfänge der griechischen Philosophie*, Bonn, Bouvier, 1988.

SÉGUY-DUCLOT Alain, *Le Parménide de Platon ou le jeu des hypothèses*, Paris, Belin, 1998.

SELIGMAN Paul, *The APEIRON of Anaximander. A Study in the Origin and Function of Metaphysical Ideas*, Londres, Athlone, 1962.

SNELL Bruno, *Die Entdeckung des Geistes*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975² [1955] ; trad. fr. : *La Découverte de l'esprit. La genèse de la pensée européenne chez les Grecs*, Combas, Éditions de l'Éclat, 1994.

SNELL Bruno, *Der Weg zum Denken und zur Wahrheit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978.

TANNERY Paul, *Mémoires scientifiques*, publiés par J.-L. Heiberg et H.-G. Zeuthen, Paris, Gauthier Villars, 1912-1960.

VERNANT Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1985² [1965].

WILLIAMS Bernard, « La philosophie », dans M. I. Finley & C. Bailey (éd.), *L'Héritage de la Grèce et de Rome*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 201-251.

WÖHRLE Georg, *Anaximander und Anaximenes*, Berlin, De Gruyter, 2011.

Notes

1 Voir le témoignage de Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 18 : « En des temps plus reculés, les philosophes exprimaient en forme poétique leur doctrine et discours, comme le firent Orphée et Hésiode, Parménide et Xénophane, Empédocle et Thalès [...] » (Colli, tome II, 1991, 147-148)

2 Il s'agit de citations ou de commentaires par des auteurs anciens — grecs, latins, arabes, etc. —, souvent critiques envers la tradition qu'ils rapportent, donc à utiliser avec précaution.

3 L'hexamètre dactylique ne semble pas naturel en grec : Aristote (*Rhétorique*, III, 8, 3) et d'autres disaient déjà que le rythme naturel de la langue grecque est le rythme iambique (brève-longue, avec une intensité particulière sur la deuxième position, celle de la longue) alors que l'hexamètre se compose d'une longue suivie de deux brèves, avec accent sur le premier temps. La morphologie grecque subit une adaptation au point que certains spécialistes ont parlé de l'« artificialité » de la langue épique.

4 Les études novatrices de Milman Parry et de son disciple Albert B. Lord ont fondé un courant théorique très vivace aux États-Unis, l'*Oral Poetry*.

5 Le cas de nouvelles trouvailles papyrologiques est en fait extrêmement rare pour la période archaïque.

6 Voir Havelock (1984⁷ [1963]).

7 Ainsi pour les fragments de Xénophane provenant du Père de l'Église Clément d'Alexandrie.

8 Voir Schmid (2007) qui ne cite pas Havelock.

9 Son idée centrale suivant laquelle il n'y a pas encore à l'époque homérique d'unité du sujet et de conscience de soi me semble très discutabile à la lumière en particulier des exemples de dilemme intérieur et de délibération d'un personnage à propos d'une conduite à tenir. Mais son postulat suivant lequel le langage est révélateur des mentalités et son analyse du développement de la pensée abstraite grâce à des moyens linguistiques tels que la substantivation d'un adjectif (les participes sont une sorte d'adjectif) ou le passage du



pluriel au singulier restent un acquis fondamental.

10 Sur le rôle du pronom dans la substantivation, voir Faure (2014).

11 Pour un exposé synthétique d'ensemble sur l'apport grec à la philosophie et aux sciences, on peut voir les deux articles de Williams (1992, 201-251) et de Lloyd (1992, 251-292) rassemblés dans le même volume en traduction française, ainsi que Lloyd (1974 et 1990).

12 Lloyd (1992, 253).

13 Sur la défense du platonisme articulée autour du *Parménide*, voir Séguy-Duclot (1998), qui prend justement le parti de traduire les neutres substantivés (« l'un », « l'être », etc.) sans la majuscule, pour conclure sur la multiplicité, par exemple p. 48 : « Or c'est dans la dialectique du *Parménide* qu'est abandonnée la certitude tautologique la plus enracinée dans le sens commun, selon laquelle *L'un est un, l'identique est identique*, etc., afin de donner sens à la contradiction la plus radicale : *l'un est multiple*. »

14 Expression due au rapporteur anonyme de l'article, déjà mentionné plus haut.

15 La bibliographie sur la conception du temps en grec étant surabondante, je limiterai les références à Fränkel (1931, 97-118) repris dans Fränkel (1955, 1-22), en renvoyant pour une bibliographie plus détaillée à Létoublon (1990) et George (2014).

16 Rappelons que l'article ὁ ἡ τὸ du grec classique provient d'un ancien pronom démonstratif anaphorique (hérité de l'indo-européen *so, sã, tod) encore existant comme tel à l'époque archaïque, mais déjà en cours d'affaiblissement, sur la voie de devenir un *article*. Voir Létoublon (1992) et Edmunds (2008). Sur le processus d'évolution du pronom démonstratif vers l'article et l'état mouvant de la langue homérique, voir Chantaine (1960, 158-168), d'où voici un passage synthétique de la p. 165 : « Il est souvent difficile de reconnaître si ὁ, ἡ, τὸ comporte une valeur démonstrative ou joue le rôle d'article. En d'assez nombreux passages, il est possible que nous ayons bien un véritable article. On a pu supposer qu'à l'époque d'Homère, la langue courante connaissait déjà l'article, mais que l'épopée conservait traditionnellement l'emploi démonstratif de l'article. [...] Certains de ces exemples peuvent être discutés et semblent comporter une valeur démonstrative. Mais la langue épique atteste la naissance de l'article que paraissent ignorer les textes mycéniens. »

17 Voir Dale Teffeteller (1987), Giannakidou & Stavrou (1999) pour la substantivation dans divers états du grec. Höfler (2020) la fait même remonter au proto-indo-européen.

18 Comme le fait remarquer le rapporteur anonyme pour le présent article, le verbe « être » signifie ici « exister » sans être substantivé.

19 Voir Létoublon (1985, 34-36) et l'article cité dans la note 14. Sur la spatialisation du temps en grec homérique dans la perspective de la linguistique cognitive, voir Bartolotta (2015).

20 Sur le verbe « être » en grec, voir Kahn (1973).

21 Le phénomène de substantivation est syntaxique, il se manifeste par la fonction dans la phrase (ainsi complément d'objet de ἦδη en *Iliade*, I, 70, de κλειομι en *Théogonie*, 32, etc.). Dans plusieurs de nos exemples, la présence de l'article défini neutre τὸ / τὰ souligne le statut de substantif, mais il ne semble pas être obligatoirement présent. Comme le fait remarquer le rapporteur anonyme mentionné plus haut, « Comment substantive-t-on à l'époque archaïque quand ce qui deviendra un article ne fait qu'émerger, et cet "article" est-il indispensable ? » et plus loin : « Pour résumer, la substantivation peut se passer d'article, on peut substantiver des neutres qui ne sont pas des abstraits, ce n'est donc ni l'émergence de l'article ni les neutres substantivés qui expliquent le passage à l'abstraction. En revanche, il est vrai qu'il y a une différence fondamentale entre le τὰ ἔοντα d'Homère et le τὸ ὄν de Parménide (le passage au singulier, la possibilité d'employer la négation μὴ). »

22 Platon, *République*, 392d2 : πάντα ὅσα ὑπὸ μυθολόγων ἢ ποιητῶν λέγεται διήγησις οὔσα τυγχάνει ἢ γεγονότων ἢ ὄντων ἢ μελλόντων, « Tout ce que disent les conteurs de fables et les poètes n'est-il pas le récit d'événements passés, présents ou futurs ? » (trad. Chambry) ; voir Havelock (1984 [1963], 236 et n. 3, p. 251).

23 À la synthèse de Williams, on ajoutera, malgré son ancienneté, le chapitre IV de Robin (1963² [1923], 95-118). Sur la philosophie de Parménide, voir Cordero (1979, 1-32) et Couloubaritsis (1986). Le texte de Parménide se trouve avec une traduction et un essai critique, dans Aubenque (1987), dont Cassin (1995) discute plusieurs points. Sanders (2001) examine le passage et défend la leçon des manuscrits, en distinguant τὸ μὴ εἶναι « ce qui n'est pas » de μὴδὲν « rien ». Bredlow (2011) s'appuie sur les travaux de Kahn pour argumenter sur le sens du verbe « être », sans citer Sanders. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail des argumentations.

24 Voir Klowski (1967, 121-148 et 225-254) ; voir les autres références anciennes dans Létoublon (1990a, 313-322), et désormais Sanders (2002) et Bredlow (2011). En B7, 1 (Platon, *Sophiste*, 237a) le participe μὴ εἶναι peut être appositif, comme le fait remarquer le rapporteur de cet article : οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαμῆη εἶναι μὴ εἶναι, « Impossible de forcer ceci à être, quand il n'est pas ».

25 Cassin (1995, 21-48 et 121-140). L'auteur revient dans ce livre sur certains détails d'interprétation de son ouvrage antérieur (1980). Sur la réponse apportée par Platon et la difficulté de son *Parménide*, voir Séguy-Duclot (1998) cité ci-dessus.

26 Cassin (1995, 54-65) sous le titre « Comment Aristote rendit à Gorgias ce que Gorgias fit à Parménide », et désormais Bett (2020).

27 Je limiterai les références sur ce point à Owen (1971) et Brown (1995).

28 Le neutre pluriel en grec est un ancien collectif indo-européen, désignant donc un ensemble d'éléments de genre indéterminé, ce qui explique que le grec « accorde » au singulier un verbe à sujet neutre pluriel. Sur l'origine des genres en i.-e. et leur relation au sexe, pour le neutre à l'asexué, ou plutôt l'animé, voir Létoublon (1988, 127-139). Sur l'importance de la catégorie du neutre dans la formation du vocabulaire et de la pensée philosophique grecs, voir Joly (2001² [1994], 23-27).



29 Dans le fragment 8 de Parménide, le *rien*, μὴδὲν est attesté à côté de τὸ μὴ εἶναι : οὐτ' ἐκ μὴ εἶναιτος ἔασω / φάσθαι σ' οὐδὲ νοεῖν' οὐ γὰρ φατὸν οὐδὲ νοητὸν / ἐστὶν ὅπως οὐκ ἔστι. Τὶ δ' ἂν μιν καὶ χρέος ὦρσεν / ὕστερον ἢ πρόσθεν, τοῦ μὴδενὸς ἀρξάμενον, φῶν; (B8, 7-10 : « je t'interdis de dire ou même de penser /

que le « il est » pourrait provenir du non-être, car on ne peut pas dire ou penser / qu'il n'est pas. Quelle nécessité l'aurait poussé à être / ou plus tard ou plus tôt, si c'était le néant qu'il avait pour principe ? ». Voir Klowski (1967) pour qui ils sont équivalents. Il a été suivi par plusieurs commentateurs, mais Sanders (2002) montre qu'ils n'ont pas le même sens, sauvant ainsi le texte de Simplicius qui cite ce fragment. Remarquons que « zéro » se dit μηδέν en grec moderne.

30 « Οὐ γὰρ φατὸν οὐδὲ νοητὸν » dit la déesse de τὸ μὴ εἶν. Voir Sanders (2002, 102) : « *That Parmenides has the goddess to whom he assigns these lines explicitly forbid speaking orthunking about what-is-not as the origin of what-is would already seem to suggest that such a thing could be said or thought. It makes little sense to prohibit what is not possible.* »

31 La profondeur de la relation entre le passage de l'*Odyssée* et le poème de Parménide a été perçue et analysée, voir Havelock (1958, 133-143), Mourelatos (1970, 8-10) et Cassin (1995, 34-40).

32 Hésiode, *Théogonie*, 27. Sur le parallèle entre les Sirènes de l'*Odyssée* et les Muses d'Hésiode, voir Pucci (1979).

33 Voir Létoublon (2010) sur les formules homériques de ce type et leur persistance à l'époque classique.

34 Létoublon (1985), Brouillet (2013).

35 Fr. 21B, 10-16 D.-K., en particulier 11, 14 et 15 cités dans les *Stromata* de Clément d'Alexandrie : « Les gens s'imaginent que les dieux naissent et portent des habits comme eux, et qu'ils ont une voix et une forme » ; « Si les bœufs, les chevaux ou les lions avaient des mains et pouvaient s'en servir pour peindre et produire des œuvres d'art tout comme les hommes, on verrait les chevaux peindre des dieux semblables aux chevaux, les bœufs des dieux semblables aux bœufs, et ils leur attribueraient des corps, chacun d'après sa forme propre » (trad. W. de Mahieu, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 42, 1964, p. 38). Sur la critique des dieux homériques par les poètes archaïques, voir Feeney (1991, particulièrement par Xénophane, 6-8).

36 Dumont comme Cassin choisissent de traduire par « limité / illimité ». Sans pouvoir développer ici, j'estime impossible de trancher avec certitude sur les représentations auxquelles renvoient les termes grecs.

37 Fr. 23 (Clément d'Alexandrie, *Stromata*, 109) : « Un seul dieu, le plus grand chez les dieux et les hommes / Et qui en aucun cas n'est semblable aux mortels, / Autant par sa forme corporelle que par sa pensée » (trad. Dumont modifiée pour le dernier vers, οὐτὶ δέμας θνητοῖσιν ὅμοιος οὐδὲ νόημα).

38 Il s'agit du traité anonyme *Sur Mélissus, Xénophane et Gorgias*, du Pseudo Aristote : Diels & Kranz, A28, 4-5, πεφύκναι γὰρ τὸ θεῖον μὴ κρατεῖσθαι, « car le divin consiste par nature à être dominé ».

39 Sur l'article en grec classique, voir Biraud (1992).

40 Sur Anaximandre et Anaximène de Milet, voir aussi Schmitz (1988) et Wöhrle (2011) non traduits en français.

41 Adrados (1994, 186).

42 Tradition conservée par la discussion d'Aristote, *Physique*, VI, 9, 239b 14 ; voir aussi le paradoxe de la flèche, VI, 9, 239b 5, et le commentaire de Simplicius à la *Physique* d'Aristote.

43 D'autant qu'elle fait défaut dans un ouvrage collectif consacré à l'infini dans une perspective interdisciplinaire qui réunissait essentiellement des philosophes et des astrophysiciens, sans linguistes ni hellénistes (Monnoyeur, 1995).

44 Il s'agit d'un adjectif composé d'un modèle très courant en grec, avec en premier terme une particule négative et privative ἀ- prolongeant la particule indo-européenne **o*n- connue aussi en latin sous la forme *en-* > *in-*, et d'un deuxième terme nominal, περ- « limite, borne » probablement apparenté au radical i.-e. **per-* « traverser, pénétrer » (voir Chantraine, 2008 [1968-1975], s. v. πείρα, πείραρ).

45 L'être humain se définit par rapport aux animaux marins et aux oiseaux comme l'être qui « marche sur terre », par rapport aux dieux immortels, capables de se déplacer rapidement de l'Olympe aux Enfers, se nourrissant de nectar et d'ambrosie (dont le nom signifie « immortalité »), comme mortel et éphémère. Sur cette anthropologie homérique, voir Létoublon (2015 et à paraître).

46 Sur la cosmologie d'Anaximandre, voir Kahn (1958, 19-29 ; 1960) et Seligman (1962). Selon les deux auteurs, Anaximandre n'a pas eu pour les deux mots-clés ἀρχή et ἀπειρον la même interprétation qu'Aristote. Il est impossible d'entrer dans le détail de la controverse ici, mais il semble absurde pour Aristote qu'un élément défini aussi négativement puisse « embrasser et gouverner toutes choses » (*Physique*, 203b 11 = Anaximandre, fr. 3 D.-K. ; Seligman, 1962, 20-21).

47 Voir sur ce point Seligman (1962, 93-96).

48 Aristote, *Physique*, 203b 11 = Anaximandre, fr. 3 D.-K. D'autres passages d'Aristote font peut-être allusion à la cosmologie d'Anaximandre sans le mentionner explicitement, voir la liste donnée par Seligman.

49 Simplicius, *Physique*, 24, 13 = Anaximandre, fr. 1 D.-K.

50 Pour une analyse de l'*apeiron*, voir *L'infini des Grecs et des Romains*, 1989 (Giannantoni, 9-26, et Cambiano, 27-47).

51 Anaximandre, A9 (Simplicius, 24, 13) et A10 (Clément d'Alexandrie, *Stromata*, 2) ; voir Couprie (2001) et Kočandrle (2020).

52 Voir Seligman (1962, 16), Kočandrle (2020).

53 Selon Seligman (1962, 141), Thalès cherchait à vérifier ses hypothèses par l'expérience. Voir Simplicius, *Physique*, 23, 21 : ὕδωρ ἔλεγον τὴν ἀρχὴν ἐκ τῶν φαινόμενων κατὰ τὴν αἴσθησιν εἰς τοῦτο προαχθέντες, « [Thalès et Hippon] disaient que le principe appréhendé à partir des phénomènes par le moyen des sens est l'eau » (trad. Dumont légèrement modifiée).

54 Sur sa vie, voir Diogène Laërce, I, 22-40.

55 Hérodote, *Histoires*, I, 74, 2 ; voir Eudème de Rhodes, fr. 143, fr. 145.

56 Platon, *Théétète*, 174a.

57 Aristote, *Politique*, 1259a.



58 Aristote, *Métaphysique*, 983b et *De caelo*, 294a ; Simplicius, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 23. Voir Robin (1963² [1923], 45-48).

59 Traduction J.-P. Dumont, *Les Présocratiques*, p. 104, à propos de laquelle on note, comme cela a déjà été dit plus haut, que Dumont a choisi *limité / illimité* et non *fini / infini*. La réflexion sur l'ἄπειρον se poursuit dans la tradition éléate avec Zénon.

60 La cité d'Élée est peuplée de Phocéens émigrés à la suite des guerres médiques.

61 Pythagore, originaire de Samos, île de la mer Égée proche des côtes ioniennes, a vécu et enseigné à Crotona en Grande Grèce. Sur la découverte des nombres irrationnels, voir à la suite des grands ouvrages de Tannery et de Brunschwig, et d'une abondante bibliographie anglo-saxonne, le chapitre II de la deuxième partie de Michel (1950, 412-522), et dans les *Dictionnaires pluridisciplinaires*, l'article « Mathématiques » de Knorr (1996, 409-438, en particulier sur le rôle des pythagoriciens dans leur découverte, 412-416), et l'article « Nombre » (1997, 628-640, en particulier 632-634).

62 Voir le fragment de Parménide cité ci-dessus, n. 28.

63 Outre Michel cité ci-dessus, voir Mugler (1969 [1948]).

64 Ce dont le *Théétète* de Platon témoigne. Euclide fournit la théorie de manière systématisée dans le livre X de ses *Éléments*. Voir Granger (1998) et Rashed & Auffret (2018).

65 Après le *Théétète*, Platon composa le *Parménide*, qui met en scène Zénon, Socrate, Parménide, puis *Le Sophiste*. Sur la critique qu'il fait des théories de Parménide, et en particulier sur la question de l'être et de l'un, voir Séguy-Duclot (1998).

66 La théorie de la connaissance des idées exposée dans la *République* est donnée par Platon comme le sujet du dernier entretien philosophique de Socrate avec ses disciples, dans la prison athénienne, avant de boire la ciguë, *Phédon*, 99d-107 : à partir de 100b intervient un festival de neutres substantivés : καλὸν αὐτὸ καθ' αὐτὸ καὶ ἀγαθὸν καὶ μέγα [...], τὸ μείζον, τὸ ἔλαττον, τὸ μικρόν, τὸ θερμόν, τὸ ψυχρόν, littéralement « un Beau en soi et par soi, un Bon, un Grand [...], le plus grand, le plus petit, le petit, le chaud, le froid », puis diverses notions mathématiques : τὸ περιττόν, τὸ διπλάσιον, τὸ ἥμισυ, τὸ ὅλον, τὸ τρίτημόριον, « l'impair, le pair, le double, le demi (= la moitié), le tout (= l'entier), le tiers » (trad. L. Robin).

67 Voir aussi les fr. 32, 45, 50. Voir Adrados (1994, 194), Papamicheli-Paspalides (2005) et Nikolettseas (2015).

68 Voir l'analyse de Séguy-Duclot (1998).

Pour citer cet article

Référence électronique

Françoise Létoublon, « La naissance d'un langage de l'abstraction en Grèce archaïque », *Gaia* [En ligne], 26 | 2023, mis en ligne le 10 juillet 2023, consulté le 23 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/gaia/3719>

Auteur

Françoise Létoublon

Rattachement institutionnel ?

Articles du même auteur

Autochtonies grecques : la terre, la mère, le genre [Texte intégral]

Greek Autochthonies: The Soil, the Mother, the Gender

Paru dans *Gaia*, 24 | 2021

Éditorial [Texte intégral]

Paru dans *Gaia*, 21 | 2018

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/>

